

GUINDON, Roger, o.m.i., c.c., *Coexistence difficile. La dualité linguistique à l'Université d'Ottawa. Tome 1 : 1848-1898.* Ottawa, Les Presses de l'Université d'Ottawa, 1989. 209 p.

Robert Choquette

Volume 43, numéro 4, printemps 1990

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/304844ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/304844ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (imprimé)

1492-1383 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Choquette, R. (1990). Compte rendu de [GUINDON, Roger, o.m.i., c.c., *Coexistence difficile. La dualité linguistique à l'Université d'Ottawa. Tome 1 : 1848-1898.* Ottawa, Les Presses de l'Université d'Ottawa, 1989. 209 p.] *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 43(4), 574–576.
<https://doi.org/10.7202/304844ar>

GUINDON, Roger, o.m.i., c.c., *Coexistence difficile. La dualité linguistique à l'Université d'Ottawa*. Tome 1: 1848-1898. Ottawa, Les Presses de l'Université d'Ottawa, 1989. 209 p.

Après avoir passé presque toute sa carrière professionnelle à l'Université d'Ottawa, Roger Guindon fut non seulement le dernier des recteurs oblats de l'Université d'Ottawa, mais il fut aussi celui qui occupa le poste pendant vingt ans (1964-1984), soit la plus longue période continue de rectorat dans l'histoire de l'Université. De fait, seul Joseph-Henri Tabaret, le véritable fondateur de l'Université, consacra de si longues années au rectorat, mais pas de façon ininterrompue. Il était donc tout à fait à propos qu'après sa retraite en 1984, le Père Guindon, un théologien devenu administrateur, entreprenne une étude approfondie sur la dualité linguistique à l'Université d'Ottawa, une réalité qui s'est toujours avérée problématique. L'auteur nous livre ici le premier des trois volumes qu'il projette d'écrire.

Il va sans dire que le thème de l'ouvrage est bien choisi, comme son titre d'ailleurs, car nul autre sujet n'a été si névralgique dans l'histoire de l'Université d'Ottawa, la première et la plus importante institution de haut-savoir qui se veut bilingue. L'introduction du livre est suivie de huit chapitres qui portent sur les personnages et les événements principaux dans l'histoire de l'Université. Ainsi, le lecteur a droit à des études successives portant sur Mgr Guigues, premier évêque d'Ottawa et fondateur de l'Université, sur Joseph-Henri Tabaret, sur l'adoption de la charte universitaire civile par le Parlement du Canada en 1866, sur la «mise en veilleuse de l'enseignement en français» en 1874, sur l'obtention de la charte universitaire pontificale en 1889, sur les

«nationalismes» concurrents des oblats français et canadiens, sur le rectorat de James McGuckin entre 1889 et 1898, et sur la poussée en faveur de la restauration du français dans la décennie 1890. Les conclusions de l'auteur sont suivies d'un appendice qui fait état des interprétations que donnent divers auteurs de l'histoire de la dualité linguistique de l'Université d'Ottawa. Des notes et une bibliographie viennent clore le tout.

Roger Guindon est connu comme un homme méticuleux et consciencieux, des qualités qui sont manifestes dans cet ouvrage. Bien qu'il se défende d'être historien, il a cherché à ratisser toutes les sources primaires et secondaires pour mieux comprendre cette «coexistence difficile» des francophones et des anglophones à l'Université d'Ottawa pendant la deuxième moitié du dix-neuvième siècle. Le lecteur y découvre plusieurs aspects inédits d'une question épineuse, des éléments tirés de la correspondance ecclésiastique qui repose dans divers fonds d'archives européens, en particulier dans les dépôts oblats et romains.

Les seules inexactitudes relevées par le soussigné se trouvent dans la préface et dans l'introduction. Ainsi, dans un paragraphe portant sur «le premier demi-siècle de l'Université d'Ottawa», donc entre 1848 et 1898, on lit que «seul l'anglais était la langue officielle dans le Bas comme dans le Haut-Canada» (p. x). C'est faux. Quelques pages plus loin, l'auteur ne semble pas comprendre la nature de l'école publique, dite *non-denominational* dans le Canada-Ouest des années 1840, car il écrit que les protestants s'accommodaient fort bien d'écoles non-confessionnelles (p. 2); en réalité, l'école publique (la *common school*) du Canada-Ouest était une école chrétienne, et les protestants tenaient à ce qu'elle le soit. En cette même page, Guindon répète une erreur maintes fois soutenue par divers auteurs, à l'effet que Mgr Alexander MacDonnell de Kingston fut le premier aumônier catholique de l'armée britannique depuis la Réforme protestante du seizième siècle. C'est faux, divers aumôniers catholiques irlandais l'ayant précédé. Toujours à la même page, Guindon écrit que le collège Regiopolis de Kingston fut fondé dix années après 1817, alors qu'en réalité il fut fondé en 1837. Dernière inexactitude: les évêques de la province ecclésiastique de Québec demandent l'érection du diocèse de Bytown en 1846, et non en 1847 comme l'écrit l'auteur (p. 8).

La lecture du livre aurait pu être plus facile si l'auteur n'avait pas choisi le style «histoire documentaire», c'est-à-dire s'il n'avait pas choisi d'aligner une série continue de citations sur le fil de ses commentaires, lesquels ne servent le plus souvent que de traits d'union entre deux citations. Guindon défend son genre en écrivant dans sa préface: «Pour bien comprendre [...] nos prédécesseurs [...], il faut les laisser [...] dire à leur façon. Les résumer ou les paraphraser risque de confondre nos vues [...] avec les leurs.» (p. xi) C'est pourtant le risque qu'il faut courir quand on choisit d'écrire un livre d'histoire. L'auteur ne semble pas se rendre compte qu'il interprète de toute façon, que ce soit dans son choix de textes, dans l'organisation du livre, etc. Une part beaucoup plus importante de résumés ou de paraphrases ne servirait qu'à rendre son interprétation plus évidente.

Je notais ci-dessus qu'on apprend des choses sur l'histoire de l'Université d'Ottawa en lisant ce livre. Par exemple, l'auteur souligne l'importance de la fondation du *Collegiate Institute* d'Ottawa en 1874, comme facteur expliquant

le virage anglophile de l'Université en cette même année. Aussi, l'auteur fait voir que le retour au bilinguisme au tournant du vingtième siècle s'explique en partie par la montée du fait français dans la région, dans le diocèse d'Ottawa, et dans la province oblate chargée de l'institution.

De plus, Guindon réussit à rester aussi objectif que possible dans ses évaluations des opinions des divers partisans anglophones et francophones. Sans céder à la partisanerie, il étale avec clarté, franchise et objectivité les préjugés d'un parti ou l'autre, en particulier ceux des catholiques d'origine irlandaise qui refusent toute «contamination» française.

Roger Guindon conclut son livre intéressant et original en notant que l'Université d'Ottawa fut surtout fondée dans le but de réconcilier les catholiques anglophones et francophones, tout en leur dispensant un enseignement catholique. Il rappelle que c'étaient des missionnaires venus de France qui ont fondé et dirigé l'institution pendant ce demi-siècle, et que le bilinguisme n'était qu'un instrument choisi pour favoriser la mission catholique. Il dénonce les «verres teintés [sic] de nationalisme irlandais ou canadien-français» (p. 162) qui auraient fait que des générations postérieures auraient mal compris cette histoire, car le nationalisme divise et est contraire au projet fondamental de réconciliation. Il termine en notant que la situation demeure précaire à l'Université en 1898. Se pourrait-il que cette précarité résulte non seulement des nationalismes en présence, mais aussi de la faiblesse de la spiritualité catholique de ces mêmes missionnaires français?

Tout compte fait, par cet ouvrage Roger Guindon a contribué à l'avancement de nos connaissances. Nous attendrons les deuxième et troisième volumes avec grand intérêt.

*Département de science religieuse
Université d'Ottawa*

ROBERT CHOQUETTE